

Sur l'auteur

Matthieu Zaccagna est né à Croix en 1980. Après des études de gestion et de communication, il s'installe à Paris, où il exerce toutes sortes d'activités dans le secteur culturel. Depuis 2006, il travaille à la production de concerts à la Cité de la musique-Philharmonie de Paris. Lorsqu'il rentre chez lui, il écrit. *Asphalte* est son premier roman.

ASPHALTE

Matthieu Zaccagna

ASPHALTE

roman

NOTAB/LIA

© Les éditions Noir sur Blanc, 2022

© Visuel : Paprika

ISBN : 978-2-88250-720-4

« Quelque chose d'indicible », dit-on souvent dans les histoires, ou bien : « Quelque chose d'indescriptible », ce que je prends le plus souvent pour de mauvais faux-fuyants ; pourtant cette histoire, elle, tourne vraiment autour d'une chose sans nom, de secondes d'épouvante qui nous privent de la parole. Elle traite d'instantanés où la conscience a un sursaut d'horreur ; d'états d'épouvante si brefs que pour eux le langage arrive toujours trop tard ; d'éléments de rêve si abominables qu'on a réellement la sensation qu'ils rongent la conscience. Souffle coupé, rigidité, « un froid glacial me monta le long du dos, mes cheveux se dressèrent sur ma nuque » – uniquement les états propres à une histoire de fantômes, quand on referme bien vite un robinet qu'on vient d'ouvrir, quand on est dans la rue un soir, une bouteille de bière à la main, des états uniquement, aucune histoire achevée se concluant de façon plus ou moins rassurante, prévisible.

PETER HANDKE, *Le Malheur indifférent*

Courir déterminé, en un bloc solide, résistant. Se faire violence, serrer les dents, plisser les yeux, broyer l'asphalte. Courir vite, sentir la vie, maintenir l'urgence, ne jamais ralentir, jamais faiblir. Respirer fort, mécaniquement, trois inspirations, trois expirations, toujours, même dans les montées. Sentir qu'on brûle, qu'on arrache cette chose, qu'on tient bien là, doigts moites, mains tremblantes. Cette chose qu'on serre, qu'on use, qu'on épuise, ce corps qu'on purge, que diable peut-il contenir pour qu'on l'éprouve ainsi ? Courir avec méfiance, avec défiance, sans compromis, sans concession, slalomer entre les voitures, les piétons, les deux-roues, les laisser derrière, tous. S'échapper, partir d'ici, partir de soi. J'avance dans les quartiers nord de la ville. Mes cuisses sont en vrac. Mes genoux, pareil. Je ne m'arrête pas. J'abîme la douleur. Dans l'aube naissante, la brume se dissipe sur l'eau du canal. J'ignore combien de temps je vais pouvoir tenir comme ça.

Il arrive encore que je déraisonne quand je repense à ma course dans les rues de Paris. À ma fuite, ma fugue, jamais trop su comment appeler ça. Au coin de la rue Étex, je marque un temps d'arrêt, ferme les yeux, prends une profonde inspiration. Pense à Kadidja, à Rachid, répète lentement leurs prénoms, tout bas puis à voix haute. Autour de moi, les gens me dévisagent, me prennent sûrement pour un dégénéré, je ne peux pas les blâmer. Au bout d'un moment, j'arrête de dire Kadidja, j'arrête de dire Rachid, pourtant je continue de penser à eux. Je me calme, redeviens serein. Je sais que je vais mieux. Le temps a passé, les crises s'espacent. Je ne suis plus seul. Kadidja veille sur moi, Rachid aussi.

Sans Rachid, je ne serais pas là pour parler d'avant. Il a fait irruption lorsque je ne m'appartenais plus. J'ai tout de suite aimé son appétit de vie. De vitesse, aussi. Sa manière de glisser. Son obstination. Il prend des risques inconsidérés. Avale le bitume. Oublie son corps. J'observe son œil luisant, son visage déterminé. Je le regarde fixer l'obstacle, se mettre en position, surmonter l'épreuve. Rien

ne l'arrête. Il tombe parfois. Quand sa tête cogne par terre, il se relève, adresse au monde un regard résolu, l'air de penser que la chute n'est pas une option. Puis il y retourne. N'abandonne jamais. Et quand il arrive à ses fins, il hurle de rire, de grands éclats au cours desquels je ne pense plus à rien. Alors ce rire déboule en moi, incontrôlable.

Sur le trottoir, je prononce son prénom à voix haute, une nouvelle fois. Repense à nous deux dans la nuit. Nos sessions, comme on les appelait. Course effrénée dans la ville endormie. On ne calculait rien. Il n'y avait que nous. On se laissait porter. On allait trop vite. On savait. Mais plus on prenait conscience du danger, plus on accélérait. Plus je prenais mes jambes à mon cou. Serrais les dents. Hurlais intérieurement. Plus Rachid mettait les bouchées doubles, sa planche rugissant à des degrés variés selon l'état d'usure du bitume. Le danger, on ne faisait rien pour l'éviter. On lui disait « Qu'est-ce t'as ! » On lui disait de la fermer. Traversant les boulevards à l'aveugle. Débouchant à fond au coin d'une rue en pente. Nous exposant à l'arrivée d'un engin qui nous aurait réduits en bouillie.

Je sens les moteurs bourdonner sur l'avenue, les véhicules démarrer en trombe, fuser autour de moi. Je pénètre dans l'enceinte du Carrefour Market. Ravale mes angoisses en même temps que les portes du supermarché coulissent derrière moi. De part

et d'autre des rayons déserts, des étagères ploient sous une masse de produits conservés, plastifiés, réfrigérés, congelés, mondialisés. Les enceintes crachent une musique de variété polluée par des nappes de synthétiseurs eighties. Je déambule dans les rayons, ma liste de courses froissée en main. Tout est coloré, bien rangé. Tout clignote, rutil. Je suis censé trouver des légumes, mais à cette simple tâche j'échoue. Lassé de cette lumière artificielle, de cette accumulation absurde de nourriture, je ressors les mains vides, sans un signe pour la caisse absorbée par l'écran de son iPhone.

J'erre au hasard des rues. Cherche un autre endroit pour faire mes courses, me rassure en pensant qu'avec Kadidja et Rachid nous avons trouvé un équilibre, que depuis le temps nous formons ce qu'on pourrait appeler une famille. Sorte de. Je formule clairement ce mot dans mon esprit. Famille.

Lorsque je vivais à Fécamp, avant qu'il ne m'embarque dans sa Xantia pour Pantin, je me demande si pendant cette vie-là, je peux dire que j'ai eu une famille. Je ne sais pas. La manière dont il me plaquait contre son torse, me serrant fort dans ses bras au milieu du salon. Elle nous regardait, assise sur le canapé, un faux sourire aux lèvres, nous écoutions de la musique et tout redevenait calme dans nos têtes. Oui, il nous arrivait de passer de bons

moments tous les trois. Mais ça ne peut pas être ça, une famille. Kadidja me l'a répété mais je n'ai jamais su entendre raison.

Je m'appelle Victor, j'ai dix-sept ans et c'est à peu près la seule chose dont je sois sûr puisque je ne peux plus parler à la dame en noir. Maintenant, c'est à moi que je parle, mais c'est douloureux et insuffisant. Papa ne parle pas, il hurle, crie, devient tout de suite très rouge et très violent. Je pleure souvent parce que je sais que Maman ne reviendra pas et que je ne peux rien faire pour changer ça. Il n'y a plus que Papa depuis que nous sommes arrivés à Pantin et la situation a encore empiré depuis qu'il s'est mis en tête d'écrire à plein temps. Il aurait mieux fait de continuer à vendre ses composants électroniques sur le quart nord-est de la France, au moins ça nous aurait fait de l'argent. Là, nous vivons des minima sociaux. Biscuits et boîtes de conserve. Pain sec et produits périmés. Je sais très bien qu'il faut que je sorte d'ici. Je sais très bien qu'il faut que je voie d'autres personnes. Je sais très bien qu'il faut que j'arrête de m'instruire uniquement à travers les écrits de Louis car Louis est cinglé et il me fait apprendre les choses de manière bancal. Je m'appelle Victor, je regarde à l'intérieur de moi, mais à cette époque, il n'y a que des voies sans issue.

Un tas d'ordures dans un sac poubelle, dans un coin de ce que j'appelle ma cellule. Le sac a percé, une odeur nauséabonde se répand dans la pièce. Je me lève. Referme le sac comme je peux, le presse dans l'angle du mur. Dans le miroir, mon reflet, ma peau blanche, terne, pareille à celle d'un cadavre. Pareille à celle de Maman. *T'as pas besoin de plus. Et même si c'était le cas, t'aurais pas.*

J'allume le poste de télévision. Regarde pour la énième fois *L'Homme à la peau de serpent*. J'aime bien Marlon Brando. Heureusement que j'ai ma petite télé, mon magnétoscope et mes VHS. C'est tout ce qu'il me reste de notre vie normande. Je passe mon temps à regarder des films en noir et blanc. Louis m'y autorise si je ne mets pas trop fort. Autrement, il fait irruption dans ma chambre sans prévenir, arrache le magnétoscope et l'emporte en claquant la porte derrière lui. Alors, je reste un long moment à fixer l'écran qui n'émet plus qu'un grésillement neigeux, à imaginer des formes dans le brouillard, à imaginer ma fuite hors de ce monde irréel.

Ce doit être le matin, mais je n'ai plus aucune conscience du temps. Je suis resté trop longtemps cloîtré dans cette pièce. La nuit, le soleil apparaît dans mes rêves, radieux et incompréhensible. Les ténèbres de mon enfance obscurcissent la lumière du jour. Je me sens oppressé. La nuit tombe en plein après-midi. Une lumière noire s'infiltré partout. Quelques minutes plus tard, un bruit sourd me réveille. Des pas dans l'appartement. Je baisse le son de la télévision. Louis s'affaire. C'est samedi. Je suis son invité aujourd'hui.

Je tire les rideaux. Une lumière blanche écla-bousse l'intérieur de ma chambre. Je m'allonge sur le ventre, ferme les yeux, les rouvre sur mon corps transpirant, nerveux. Fixe mes muscles tendus comme des élastiques. Des bleus, des cicatrices, quelques brûlures ici et là. Mais sous les marques, mes muscles s'épaississent, c'est flagrant. Je me relève. Réalise quelques tractions sur le cadre de la cabine de douche condamnée. Souffle. Récupère. M'étire. Bois au lavabo. Me replace au centre de la pièce pour une nouvelle série de pompes. M'étire de nouveau. Cours en rond dans l'espace si réduit qu'il me donne l'impression de faire du surplace. Comme on le faisait avec Papa dans le salon de la maison de Fécamp. Je fais le moins de bruit possible. Poursuis mon entraînement sur la pointe des pieds. Souffle. Respire. Le regard noir. Un forcené.

L'espace d'un instant, je me demande si je serais en mesure de l'affronter désormais. Physiquement,

j'entends. J'observe mon visage, plusieurs minutes, dans le miroir rouillé au-dessus du lit. Pas question. Papa est résistant, trapu, hargneux. Une teigne. Il ne se laisserait pas faire. Il encaisserait les coups, les rendrait trois fois plus fort. Il aurait vite fait de me tuer. J'imagine la scène. Je préfère ne plus y penser. Je baisse les yeux.

Trois coups secs et me voilà déjà en train d'enfiler à la va-vite quelques vêtements. Un dernier regard sous le lit pour vérifier que tout est prêt. J'ouvre la porte, longe le couloir qu'éclaire mal un néon agonisant, descends l'escalier plongé dans l'obscurité. Un rai de lumière s'échappe par l'embrasement de la porte en fer au bout du couloir. Derrière, le tintement des bouteilles, déjà. J'avance, pénètre dans le salon. Une ombre glisse vers moi. *Figlio mio*. Sa main calleuse approche ma tête de la sienne. Je reçois une accolade maladroite. *Avanti*. Je fais quelques pas dans le salon encombré d'objets, statuettes, lunettes de soleil, chapeaux, casquettes, journaux. Me fraye un passage à travers ce bordel sans nom. Perçois le grognement de Louis. Accélère le pas.

Sur la table à manger, des papiers, des revues, un vieil ordinateur, des dictionnaires, des tracts publicitaires, des offres d'abonnement à divers magazines littéraires. De gros tas de feuilles dactylographiées lues et relues sur ordre de Louis, de longs monologues, passages barrés, raturés,

souignés, surlignés au marqueur. Au-dessus des manuscrits, une chemise rouge où sont consignées les réponses d'éditeurs. Papa pousse vers moi une assiette contenant un œuf dur et une tranche de pain brûlé. Fait glisser sur la table une boîte de sardines, une boîte de maquereaux à la moutarde et deux bouteilles de vin rouge, qu'il s'empresse de déboucher. Approche un tabouret sur lequel il prend place. Le silence se fait. Je me concentre sur l'incision de mon œuf.

J'observe le visage de Louis, la ride verticale qui lui barre le front quand il mastique avec rage, avale avec détermination, rince l'intérieur de sa bouche d'une lampée de rouge. Je m'interroge sur sa colère, la solitude, la fatigue, l'insatisfaction, la haine de soi, le mépris des autres, un mélange de tout ça. Je finis toujours par déduire que ma présence l'indispose. Ma présence n'a toujours fait qu'entretenir la colère de Papa.

Il attrape son assiette, lui assène de vifs coups de langue. Rassasié, il en vient au fait : *Les lettres. Elles sont où ?* Il serre les dents, m'allume du regard. Je garde le silence, baisse les yeux, comme chaque fois. Il se lève brusquement de son tabouret, l'envoie valser derrière lui, m'accuse d'avoir comploté dans son dos, d'avoir œuvré dans l'ombre, me prie de croire qu'on n'en a pas terminé tous les deux.

Mon regard disparaît un instant par la fenêtre, suit les lignes blanches que laissent les avions dans

le ciel. L'air me manque. Le dehors me manque. Louis me dit d'avaler l'œuf. « Bouffe-le », lance-t-il, irrité. J'avale comme je peux, pensant à la joie qu'une réponse positive pourrait lui procurer. Je décachète la lettre, chaque fois. C'est à moi que revient cette tâche. Nous sommes un duo, je ne dois pas l'oublier. *Ouvre, vas-y !* Systématiquement, j'ouvre. Toujours, ses traits qui se décomposent quand je prononce les mots. Les mêmes, souvent.

Elles sont où ? s'époumone Louis, qui commence à être sévèrement aviné. Elle, elle est où ? J'entrevois le visage de ma mère, penché vers moi tandis que nous dessinons les planètes au milieu du salon. Contrairement à ce que dit Louis, je suis convaincu que nous en avons terminé, lui et moi. Comme Agnès en a terminé avec lui. Je reste silencieux. Il attrape une des bouteilles par le goulot. Le regard rivé sur moi, s'enfile une nouvelle rasade. Repose la bouteille sur la table. Sourit. Mon regard croise le sien, l'espace d'un instant nécessairement bref. Le prolonger marquerait la défiance. Je garde les yeux baissés. Garde en tête ce que je viens d'apercevoir dans l'œil de Louis, cette chose menaçante qui existe chez les bêtes avant qu'elles fondent sur leur proie. Il va me saisir par les crocs, me faire prisonnier de sa mâchoire folle. Il ne me relâchera qu'une fois son instinct soulagé.

Un temps de panique au cours duquel je dois rester calme. Je sais de quoi Papa est capable. Une

assiette éclate contre le mur. Puis une autre. Un verre, dont les éclats se répandent sur les piles de manuscrits. Je fixe mon assiette, Louis se met à hurler, maudissant la vie, le monde de l'édition, ces lecteurs qui n'y comprennent rien, tellement rien qu'il va leur montrer de quoi on est capables, tous les deux, hein, leur médiocrité ne fera que renforcer notre volonté, oui, on leur montrera bientôt, à tous, l'auteur qu'on est vraiment, le génie qu'on a laissé croupir dans ce trou à rat. *Les lettres !* éructe-t-il une dernière fois avant de taper du poing sur la table. Tête baissée. Dents serrées. Mâchoire crispée.

Une porte claque. Je peux relever la tête. Sur la table, mon verre roule. Mon regard se pose sur une photo de famille cornée, jaunie par la fumée de cigarette. Nous trois sur la plage de Fécamp. Je suis accroupi devant ma mère. Derrière elle, la silhouette menaçante de Louis. Il y a dix ans peut-être. Je garde peu de souvenirs de cette époque, de notre vie d'avant. Étions-nous heureux ? Rien sur la photo ne l'infirmé.

Partir d'ici, dégager. Je grimpe dans ma cellule, ôte mes vêtements sales, enfile mon collant, mes chaussures, ma veste, mon sac à dos. Défaîs la latte de parquet dissimulant les lettres de ma mère, soigneusement pliées dans un étui en carton. Insère l'étui dans la poche avant du sac. Souffle un grand coup. Tout est prêt. Je redescends. Des

ronflements entrecoupés de petits cris résonnent dans l'appartement. Je trouve le portefeuille de Louis. M'empare, à la hâte, du seul billet qui s'y trouve.

Mon ressort, c'est la rage, la violence dans l'effort. Il faut être prêt. Dans la précipitation, dans l'urgence, sans réfléchir. Pour de bon. Regarder droit devant soi, sprinter sans se poser de questions. Quand tu te sens flancher, quand t'en peux plus, tu continues, t'écrases la douleur. Quand tu te sens tremblant, fébrile, décomposé, tu bombes le torse, tu souffles haut, tu gonfles les poumons, un grand coup. Tu te fais violence, tu te dis « Allons », tu te dis « Bon sang », t'as seulement l'esprit pour ça, la tête à ça. Tu serres les dents. Te montres dur avec toi-même. C'est douloureux mais tu finis par t'y faire. T'as plus le choix. Tu te poses pas de questions. Tu t'y fais car la douleur vaut mieux que l'enfermement, la souffrance que la haine. T'as bien compris ? Alors, maintenant, avance.

Le bitume sous mes pieds. Chaque rue, chaque ruelle, chaque avenue, tout ce sur quoi courir. J'inspire, je souffle. Les muscles chauffent, les mollets brûlent, les genoux craquent. J'avance, je mords, je passe, je traîne. L'effort, d'instinct. Un pas, puis l'autre. Je dessine une trajectoire de l'évasion. L'air

chaud dans les narines, le sang, les poumons. Le regard trouble, la déraison. Pas après pas. Marche après marche. Ici ou là. Qu'importe. J'inspire l'air de Pantin comme s'il s'agissait du plus pur qui soit.

Les rues, je les connais par cœur. J'ai appris tous leurs noms avec Maman. Dans notre abri ou dans la cave, on rêvait Paris. On imaginait une autre vie. Maman sortait son petit livret. Elle craquait une allumette et on regardait la carte des stations de métro, puis la carte détaillée de la ville. Elle disait qu'on irait ensemble. C'est à ce moment-là que je me suis mis à retenir les itinéraires. Je voulais faire bonne impression. Pouvoir la guider, lui dire où aller, où qu'on soit. La dame en noir me disait d'arrêter de penser continuellement à ça, d'arrêter de tourner en rond. Elle répétait : « C'est pas commun de mémoriser tout ça, d'amasser ces stocks de données qui t'encombrent la tête. Victor, profite du monde qui t'entoure au lieu de perdre ton temps. » J'ignore si cette manie de mémoriser tout et n'importe quoi a un lien avec le trouble dont la dame en noir a voulu me guérir. Ce matin-là, il y avait du brouillard partout dans les rues de Fécamp. Les bâtiments semblaient flotter, et je me suis senti violemment attiré par le sol. Pour la première fois, je me suis mis à courir pendant des heures sans m'arrêter, ne ressentant aucune espèce de fatigue. Les nerfs à vif. Une force

proportionnelle à la douleur irradiait dans tout mon corps. En ressortant du cabinet, je n'étais pas sûr d'avoir compris tout ce que la dame en noir m'avait dit. Mais j'ai réalisé que je pouvais avoir deux vies qui cohabitent. Une vie consciente, d'instinct, de rage, d'effort physique. Et une autre, inconsciente, de tristesse, de nostalgie, de mélancolie.

La dame en noir.

L'angoisse qu'engendrait Louis. La manière dont il rugissait.

L'impuissance d'Agnès. Sa soumission. Sa dépression. L'amour inconditionnel.

Les journées sans manger, mon corps squelettique. Les crises de boulimie. Avale tout ce que tu trouves, Victor. Vite. Vite. Les vomissements, après.

Le scepticisme de Louis. Mon silence, qui ne faisait qu'amplifier sa rage.

L'espoir que mon père m'aime.

Les journées plombées par le ciel bas. Vitres battues par la pluie. Changements brusques de températures. Monde détraqué.

La joie soudaine, insensée, qu'un rayon de soleil pouvait faire naître chez ma mère. Le cœur qui tambourinait. Les idées folles. Projets irréalisables.

Aujourd'hui, je m'enfuis dans la ville et tout me ramène aux vies qui me composent. Vies déchiquetées. Débris de vies.

C'est excitant. C'est effrayant.

À l'air libre, j'inspire profondément, me concentre sur mon souffle, le personnifie en observant le mouvement linéaire de l'eau sur le canal de l'Ourcq, où les péniches circulent lentement. M'emploie à effectuer les mêmes exercices respiratoires qu'Agnès à l'heure des colères de Louis, regarder en moi, faire le vide, descendre par la pensée jusqu'au ventre pour en explorer l'intérieur comme on avance pas à pas dans une caverne. Aller le long des intestins, cheminer dans l'obscurité, au hasard, à tâtons, pour découvrir ce que j'ai dans les tripes. Je canalise l'énergie positive en laquelle Agnès croyait, m'oppose aux mauvaises ondes, aux ambiances dont la nature m'embrouille l'esprit. Je repense aux pierres qu'elle plaçait sous mon oreiller pour me protéger des ombres et des fantômes. Fixe mon attention sur le présent, fais abstraction de ce qui s'agite à la périphérie de ce qui me rassure, de ce qui existe à la marge des certitudes, de ce sur quoi je ne peux pas compter, qui s'est toujours révélé violent dans mon expérience.

La chaleur reste infernale sur Paris. Les gens profitent de la soirée d'été en bordure du canal. Un

couple d'amoureux m'aperçoit au moment où je les observe s'embrasser, me dévisage avec méfiance. Rougissant de honte, j'accélère le pas, m'affale un peu plus loin, transpirant, sur un banc. Mon cœur palpite vivement. J'imagine la neige recouvrant tout, les rues silencieuses, les voitures, les routes, les trottoirs, le bruit des moteurs assourdis, l'atmosphère cotonneuse s'emplissant d'une lumière blanche, les flocons virevoltant dans l'air glacé, léchant délicatement le sol. À l'exception, peut-être, des traces de pas de quelques marcheurs aveugles, les flocons de neige emportent tout, soignent, guérissent. J'avance encore dans la nuit blanche. Il doit faire trente degrés, mais mes cils gèlent. Je me roule par terre, dans la neige pure, immaculée, douce sur ma peau. Je m'y blottis. Me sens d'une autre terre, lointaine, oubliée, balayée par le vent. Le froid attaque mes lèvres gercées. Bientôt, je ne suis plus capable d'articuler le moindre mot ni de faire le moindre geste. Le vent fouette mon visage, l'anesthésie, le rigidifie, le couvre de givre. Alors il n'y a plus rien, plus de douleur, plus de battements de cœur.